VARIÉTÉS

LA VOITURE DE GRAND-PÈRE

SOUVENIR

Elle allait cahin-caha, la bonne vieille voiture de grand-père : deux grandes roues, une grosse boîte carrée à panneaux jaunes, avec une lucarne de chaque *côté;* par-dessus, la capote monumentale. — Vue par derrière, avec son coffre rond et rebondi, elle faisait rêver à ces immenses chanoines, se balançant de droite à gauche sous l'influence d'abondantes *crevailhs,* dont nous parle Rabelais et qu'il a immortalisés. — Vue par devant, sa grosse lanterne au front lui donnait des airs de Polyphême. .

A travers soleil, pluie, vent et poussière, la bonne vieille allait fièrement, gonflée de paquets, de parents, d'ustensiles de jardin et de ménage. — Et, Coco, vieux bidet de quinze ans, tirait tout cela résolument, tête basse. La belle entrée qu'elle faisait le soir! Elle illuminait soudain la porte cochère, on entendait le claquement du fouet et les aboiements de Mignon, le gros terre-neuve qui, de l'écurie, flairait son vieux Pylade et reconnaissait le bruit de ses sabots. Elle était de la famille, la voiture de grand-papa : on la dorlotait, on la choyait — à Pâques, chaque année, elle faisait robe neuve.

La première fois que je la sentis rouler sous moi, ce fut une fête! Je pleurai de joie, grand-père aussi. Coco

devait s'attendrir dans les brancards, mais j'étais trop enfant pour m'en apercevoir. —Les bons voyages que nous fîmes ! On allait de la ville aux champs, de la maison à la ferme, et de la ferme au château. — De peur d'accidents, on me mettait dans un coin ; je vois encore sous la lucarne de gauche une certaine poche bourrée de provisions, à laquelle je faisais de fréquents larcins, pendant que tout le monde sommeillait.' — On était si mollement bercé ! Coco n'allait pas vite, son grand âge méritait des égards, d'ailleurs. —Il avait été fringant, il avait fait la chasse à courre : aujourd'hui, il faisait sa lieue à l'heure.

Il me souvient de ces hauts peupliers qui formaient l'avenue de la ferme ; quand Coco nous avait traînés jusque-là, j'éveillais — petit espiègle — tout mon monde, je criais : Hue ! pour arriver plus vite ; je tapais, le vieux jardinier qui riait et dont j'enviais le sort parce que seul avec grand-père, alors, il avait le droit de tenir les rênes. — Enfin, la grosse porte craquait — on était arrivé. Coucher, souper, tout nous attendait ; la bonne Marguerite, que je vois encore au sommet du grand escalier, saluant notre arrivée, une lampe à la main qui jetait de sinistres lueurs sur les murs de l'habitation, en sage ménagère avait pourvu à tout.

Coco conduisait alors bonne voiture dormir à la remise. Quant à lui, il trouvait tout seul le chemin de l'écurie où la nuit durant il pouvait à son aise s'oublier en propos familiers avec bon picotin préparé à l'avance et qu'il avait bien gagné, ma foi!

La vieille voiture m'a fait aussi verser bien des larmes, — Quand octobre s'éveillant prononçait, pour les écoliers, le fameux *linquenda tellus* d'Horace, et qu'il fallait quitter la ferme, c'était elle aussi qui m'emmenait. — Nous partions pour six grands mois, six grands mois sans soleil, sans bois, sans fleurs, sans l'étang. — Je ne l'oublierai pas ! La

station n'était qu'à trois heures de là. — Tout mon bagage fut entassé dans le coffre et nous partîmes ; il neigeait, le vent chassait les flocons contre les carreaux des lucarnes, les harnais étaient tout blancs, nous étions enveloppés soigneusement, j'avais les yeux humides. — Grand-père fumait sa pipe sans mot dire, le vieillard n'était pas content et Coco semblait trotter plus lentement à dessein — on arriva pourtant. La locomotive grognait fumante; —j'embrassai indistinctement Coco et le vieux domestique, je jetai un dernier regard troublé sur la pauvre vieille toute blanche de neige et grand-père me conduisit dans la salle d'attente.

Mais s'il y a dans la vie des jours de peine et d'ennui, il est aussi des jours de fête. — C'était elle, en revanche, et comme pour racheter sa faute, qui venait me chercher au collège au moment des vacances. — Oh! que je lui faisais bon accueil, comme nous nous aimions ce jour-là. Aussi pendant ces deux mois, où l'on ouvre la cage à tous ces petits oiseaux des pensions, je ne la quittais pas, nous étions toujours ensemble, je la promenais, au soleil, à la pluie, au froid, au chaud, sur des grandes routes, dans de petits sentiers, et elle, toujours souriante, se prêtait à mes moindres caprices et à mes folles fantaisies.

Coco secondait notre amitié d'une manière merveilleuse. Vieillard du plus aimable caractère, il menait doucement et avec tout plein de précautions cette vieille amie;—il avait pour elle des soins touchants; toujours calme, doux, il lui évitait les cahos et, elle, toujours coquette, pour remercier Coco, semblait se faire plus légère.

Nous allions ainsi partout, prenant le chemin de l'école buissonnière, le chemin où l'on va toujours devant soi sans savoir où, tantôt sur le sommet des coteaux, où elle se dressait fièrement, tantôt dans la plaine. Il fallait voir comme elle allait pimpante sur la grande route, défiant tou-

tes les compagnes qu'elle rencontrait. — Elle était infatigable ; que de courses nous avons faites encore ensemble dans ce grand sentier de la forêt, où le soleil venait se jouer avant de s'endormir dans le feuillage. Que de fois nous l'avons parcouru et sans nous lasser jamais, elle pour m'être agréable, moi pour m'élever vers les sphères célestes sur l'aile d'or d'un rêve enchanté, pour appeler l'infini, le vague, Dieu qui parle dans le monde, pour m'abîmer enfin dans cette nature qui, comme nous, tressaille et raconte elle-même, aussi bien que l'homme, dans un sublime langage, les gloires et les magnificences de son divin auteur.

Ainsi se passaient, avec voiture de grand-père, mes jours de jeunesse, jours de folie, d'insouciance, de gaîté, temps heureux où je buvais à longs traits l'oubli de toute chose humaine, livré à tous les enchantements de la rêverie, à tous les spasmes de la tristesse, de la mélancolie indéfinissable, qui ouvrait ses ailes noires sur tout ce magnifique spectacle de la nature, s'étalant avec toutes ses richesses et toutes ses émotions devant moi.

Qu'il fallait peu de choses alors pour occuper mes rêves ! — comme les œuvres des hommes me paraissaient en ces moments froides et indifférentes ! Une hirondelle qui passait sur ma tête, une goutte de pluie qui se détachait d'une branche, une fleur qui se balançait amoureusement sous une caresse des larmes d'automne, la chanson du bouvier dont les modulations rustiques étaient renvoyées par l'écho, un souffle, un rien, le silence qui sait parler, la vue d'un lézard la chute d'une feuille, jetaient mon âme dans de saints enthousiasmes et inondaient mon coeur de divines émotions.

Décidément, nous étions faits l'un pour l'autre.

C'est en compagnie de cette bonne vieille, bercé doucement dans son sein, à côté de toute cette série de sensa-

tions qu'elle éveillait en moi que, pour la première fois, j'ai appris à connaître les hautes et énergiques fonctions de la pensée. — Là, un jour, le monde intellectuel se dressa devant moi ; cette route dont parle Virgile et d'où l'on peut s'élancer dans les espaces infinis, m'apparut — je compris qu'il fallait la tenter. -- Là, je me suis abandonné à toutes les voluptés comme à toutes les angoisses de la pensée et du sentiment — heureux, fou de bonheur, lorsque je me posais une question, irrité, désespéré, lorsque arrivait le moment de la résoudre.

Elle a été la confidente de toute ma vie de jeune homme, de mes doutes, de mes ennuis, de mes désespoirs, de mes joies, de mes bonheurs. — Que de fois je l'ai interpellée, de combien d'extravagances n'a-t-elle pas été le témoin. — Que de lectures nous avons faites ensemble! Oh! si elle pouvait parler, que de choses elle dirait maintenant qu'elle est toute triste dans la remise, couverte de poussière, trouée de tous côtés, se survivant à elle-même et aux autres, oubliée de tous — excepté de son vieil ami.

FÉLIX DESVERNAY.